

MONTAIGNE ET HORACE

---

A Thesis  
Presented To  
The Faculty of Graduate Studies and Research  
The University of Manitoba

---

In Partial Fulfillment  
of the Requirements for the Degree  
Master of Arts

---

by  
Anita Kathleen Ross

April 1966

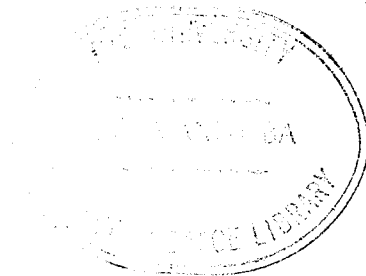


TABLE DES MATIERES

PAGE

INTRODUCTION . . . . . 1

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I HORACE EN FRANCE PENDANT LA RENAISSANCE . . . . 3

CHAPITRE II DES VIES PARALLELES . . . . . 10

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I MONTAIGNE ET LES POETES . . . . . 21

CHAPITRE II MONTAIGNE ET HORACE . . . . . 24

CHAPITRE III MONTAIGNE ET HORACE: LE STYLE FAMILIER . . . . 26

CHAPITRE IV MONTAIGNE ET LE TEXTE D'HORACE . . . . . 29

CHAPITRE V METHODES D'EMPLOYER LES CITATIONS . . . . . 33

CHAPITRE VI MONTAIGNE, TRADUCTEUR OU PASTICHEUR D'HORACE. . 44

CHAPITRE VII CHANGEMENT DANS LE ROLE DES CITATIONS . . . . . 47

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE I LA PHILOSOPHIE MORALE . . . . . 50

CHAPITRE II LE STOICISME . . . . . 54

CHAPITRE III LE SCEPTICISME . . . . . 58

CHAPITRE IV L'EPICURISME . . . . . 61

CHAPITRE V LA PHILOSOPHIE DEFINITIVE . . . . . 66

CONCLUSION . . . . . 70

BIBLIOGRAPHIE

## INTRODUCTION

Comme nombreux de ses contemporains, Michel de Montaigne s'est largement inspiré des écrivains de l'antiquité, mais surtout de ceux qui s'intéressèrent, comme lui-même, à la philosophie morale. C'est ainsi qu'on a étudié l'influence sur les Essais des auteurs comme Sénèque<sup>1</sup> et Lucrèce.<sup>2</sup> Notre but dans ce mémoire est d'examiner un autre rapport classique, celui de l'essayiste et d'Horace. Parce qu'Horace est resté le poète préféré de Montaigne pendant toute sa vie, une étude de sa contribution aux Essais présente un intérêt tout particulier.

Pour faire mieux comprendre le sujet principal, nous avons divisé notre mémoire en trois parties. Nous esquissons dans la première partie un arrière-plan qui présente des détails sur les fortunes d'Horace pendant la Renaissance en France et sur les vies de nos deux auteurs. Dans la deuxième partie l'attention se fixe sur le rôle des citations d'Horace dans les Essais. Enfin, la troisième partie comporte une étude comparative de la philosophie de Montaigne et d'Horace.

L'édition des Essais de Montaigne que nous avons utilisée est

---

1

Voir: C.H. Hay, Montaigne, lecteur et Traducteur de Sénèque, Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1938.

2

Voir: C.-A. Fusil, "Montaigne et Lucrèce", Revue du XVI<sup>e</sup> siècle, Vol. 13, 1926, pp. 265-281.

l'édition critique de Marcel Guilbaud (Nouvelle Librairie de France, Paris, 1962) qui suit le texte de l'exemplaire de Bordeaux. Pour les oeuvres d'Horace nous nous sommes servi de l'édition critique de Charles E. Bennett et de John C. Rolfe (Horace, Complete Works, revised edition, Allyn and Bacon, New York, 1958.).

## PREMIERE PARTIE

### CHAPITRE I

#### HORACE EN FRANCE PENDANT LA RENAISSANCE

Dans ce chapitre nous nous proposons de donner une vue rapide de l'influence qu'Horace exerça sur les oeuvres des autres écrivains de la Renaissance, précurseurs et contemporains de Montaigne, pour déterminer en quoi consiste l'originalité de notre auteur (s'il y en a) quant à l'usage qu'il fait du poète latin.

Suivant l'exemple de Raymond Lebègue,<sup>1</sup> nous avons divisé en périodes l'histoire de l'influence d'Horace pour étudier d'une façon plus commode le progrès et la diminution de cette influence. Nous terminerons cette courte étude à l'époque où Horace entre finalement dans les Essais de Montaigne.

Première période: avant 1549.

Même dans la période qu'on appelle "l'âge des ténèbres", il semble qu'on ne cessa presque jamais de lire les poètes païens de Rome. Dans les écoles, on apprit par coeur les maximes d'Horace; on chanta ses odes; enfin, de nombreux écrivains en langue latine - Bérenger de Tours, Abbon de Fleury, Mathieu de Vendôme, etc. . .

---

1

Raymond Lebègue, "Horace en France pendant la Renaissance," Humanisme et Renaissance, Vol. 3, (Droz, Paris, 1936), pp. 141-164, 289-308, 384-419.

Nous voulons reconnaître notre dette à Lebègue dont l'article cité ci-dessus a fourni presque tous les faits de ce chapitre.

empruntèrent des citations au poète et imitèrent ses vers. Il est presque certain, pourtant, que la plupart de ces écrivains du moyen âge n'utilisèrent pas d'oeuvres originales, mais plutôt des recueils de sentences.

On imita l'Art Poétique d'Horace autant au moyen âge qu'au seizième et au dix-septième siècle. Par exemple, on conseilla la création des mots suivant l'opinion du poète. Certains autres passages, tels que la fameuse description des quatre âges, les vers sur la vraisemblance des caractères et les vers sur la disposition, furent les plus fréquemment cités.

En général (et il s'agit ici des écrivains en langue latine, non pas en langue française, car ces derniers ne font guère allusion à l'oeuvre d'Horace) on cita plus souvent l'Art Poétique, les Epîtres et les Satires que les vers lyriques du poète. En outre, il faut noter qu'on ne cita que les sentences d'Horace qui s'accordèrent avec la doctrine chrétienne - "nihil est ab omni parte beatum,"<sup>2</sup> "debemur morti nos nostraque".<sup>3</sup> Ceci explique, en grande partie, l'attitude peu favorable envers les odes où Horace se montre le plus souvent le disciple de Bacchus et d'Amour.

L'édition "princeps" d'Horace parut en Italie environ 1471; mais ce fut la première édition française des oeuvres d'Horace

---

<sup>2</sup>  
Odes II, XVI, 27-28.

<sup>3</sup>  
Art Poétique, 63.

(publiée à Lyon en 1501) et surtout l'édition annotée du Flamand Josse Bade (1503) qui mirent l'oeuvre d'Horace à la portée de tout le monde. Cependant, c'est toujours dans les oeuvres des écrivains en langue latine qu'on discerne l'influence du poète, car les ouvrages des écrivains en langue française comme Marat, Scène, Rabelais ne portent presque aucune trace de lui.

Parmi les latiniseurs français de la première moitié du seizième siècle, qui se sont le plus inspirés d'Horace pour le fond comme pour la forme, citons Salmon Macrin (surnommé "l'Horace français") Muret - ("Les vers, les tours, les pensées d'Horace reviennent sans cesse à l'esprit de qui le lit,")<sup>4</sup> et Michel de l'Hôpital qui "fait revivre en des odes chastes et graves, la sagesse modérée d'Horace".<sup>5</sup>

Ensuite nous voyons développer peu à peu le mouvement humaniste en langue vulgaire, et par conséquent l'influence d'Horace aussi, grâce aux nombreuses éditions annotées de son oeuvre et aux traductions (dont les premières parurent en 1544). Notons à cet égard Jacques Peletier et sa traduction de l'Art Poétique d'Horace, mais surtout son propre Art Poétique, publié en 1555 où il loue les Odes et les Epîtres du poète latin et imite bien des vers de l'Epître aux Pisons.

Sebillet publia en 1548 son Art Poétique François. Voici le

---

<sup>4</sup>

Morçay, La Renaissance, (Paris, J. de Gigord, 1933),

2 Vol. T.I, p. 289.

<sup>5</sup>

Ibid., p. 287.

premier théoricien en langue française qui discute, suivant les vers 408-411 de l'Épître aux Pisons, le problème de la nature et de l'art dans la formation du poète. Il emprunte à la même épître certaines autres idées, en particulier, celles sur la disposition et la forme, sur la parenté de la peinture et de la poésie, et sur la création de mots nouveaux.

De plus, il nomme Horace comme modèle pour la satire avec Perse et Juvénal, et comme modèle aussi pour l'ode à côté de Pindare et Saint-Gelais.

Deuxième période: de 1549 à 1560 environ.

Ce fut dans les années entre 1549 et 1560 environ, que l'influence d'Horace et de ses oeuvres atteignit son apogée parmi les écrivains en langue française aussi bien que parmi les latiniseurs. La Pléiade et la Deffence et Illustration de la Langue Francoyse (1549) de Joachim du Bellay sont principalement responsables pour ce grand succès.

Pourtant un changement se développa dans les préférences qu'on montra à l'égard des oeuvres du poète latin. Pendant cette période, ce furent les Odes, non plus les Épîtres, les Satires, et l'Art Poétique, qu'on préférait lire et citer, tandis qu'on avait montré des préférences contraires aux années précédentes. Les scrupules religieuses professées autrefois contre les odes bachiques et érotiques et les idées épicuriennes disparurent pour la plupart et on admira et imita tous les vers d'Horace.



Selon Chamard, Horace est "celui des Latins que la Pléiade a le mieux connu, le mieux senti, le mieux aimé",<sup>6</sup> et ce sont Ronsard et Du Bellay qui imitèrent ses Odes plus que tout autre poète en langue moderne.

Dans la Deffence, Du Bellay s'inspira d'une manière frappante des idées littéraires d'Horace. Pourtant, l'imitation des Odes du poète latin qui se fait distinguer dans les poésies lyriques de Du Bellay, risque d'être excessive; tandis que le poète français néglige les Epodes, les odes érotiques, et les idées épicuriennes, il se modèle sur les odes morales, les odes encomiastiques, et les odes sur la poésie et le printemps.

Selon l'Italien Addamiano,<sup>7</sup> Pierre de Ronsard emprunta plus à Horace qu'à tout autre écrivain. Nous pouvons trouver des réminiscences du poète latin dans les ouvrages suivants de l'écrivain vendômois - les Odes, les Amours, les Gayetez, les Eclogues, les Epitaphes, les Hymnes, les Poèmes, et les Discours. Bien que Ronsard puisât des expressions et des idées aux Epîtres, aux Satires, et à l'Art Poétique d'Horace, ce fut surtout dans les Odes qu'il trouva des modèles pour ses propres poèmes.

---

6

Henri Chamard, Joachim du Bellay, (Lille, au siège de l'Université, 1900), p. 59.

7

Lebègue, op. cit.,  
p. 296.

Dans l'oeuvre d'Horace, Ronsard préféra les odes morales, les odes sur la poésie, les odes bachiques et rustiques, et comme Du Bellay, il pratiqua la "contamination" entre plusieurs odes du poète latin.

En somme, après 1550 et jusqu'à 1560 environ, les poètes lyriques imitèrent Horace le plus de tous les Anciens. C'est grâce aux odes horatiennes de Ronsard surtout, que tous les thèmes traités par Horace, la vie rustique, l'aurea mediocritas, le retour du printemps, jouirent d'une si grande vogue pendant ces années.

Troisième période: après 1560, pendant les guerres religieuses.

Après la grande popularité des thèmes horatiens dans la période 1549 à 1560, l'influence du poète diminua pendant les quarante dernières années du siècle et se modifia encore une fois.

Il est assez difficile de préciser exactement l'influence des oeuvres d'Horace sur la pensée et la littérature françaises dans cette dernière période parce que la littérature de cette époque n'est pas aussi bien connue que celle de la Pléiade. Pourtant, nous savons que pendant les guerres religieuses on ne se soucia plus de la vie voluptueuse, mais plutôt des moyens de vivre sage et heureux parmi tant d'agitations douloureuses. Par conséquent, on s'intéressa moins aux Odes qu'aux Epîtres et aux Satires, poésies plus sérieuses à cause de leur caractère éthique. On apprécia surtout les conseils d'Horace sur la modération et son éloge d'une simple vie à la campagne, et on insista sur l'utilité morale de ses oeuvres pour résoudre de nombreux problèmes.

Ce fut pendant cette période agitée que Montaigne utilisa Horace, ainsi que Nicolas Rapin, Vauquelin de La Fresnaye, et Robert

Garnier. Montaigne ne se montra pas, en réalité, très original dans le choix qu'il fit des oeuvres du poète, car tandis qu'il semble s'être appuyé plus fortement sur les Epîtres que sur les odes moins sérieuses, tout le monde à cette époque montra les mêmes préférences.

Pourtant nous allons voir dans l'étude suivante que l'usage que Montaigne fait du poète est, tout de même, assez différent, en tant qu'il semble le considérer et le traiter comme un autre "moi". En se faisant lui-même le principal sujet de ses vers, avec tous ses goûts et tous les événements de sa vie quotidienne, Horace enseigna à Montaigne à parler de lui-même avec franchise et avec sincérité - enfin, à rendre plus personnels tous ses écrits.

CHAPITRE II  
DES VIES PARALLELES

Il existe entre les biographies de Montaigne et d'Horace des ressemblances remarquables. Horace fut, sans doute, de souche plus modeste que Montaigne, mais les grands traits de sa vie rappellent à plusieurs reprises celle de l'essayiste.<sup>1</sup> Nous voyons que leurs vies deviennent de plus en plus analogues même en ce qui concerne leur durée car Montaigne n'a vécu que deux ans plus longtemps qu'Horace.<sup>2</sup> En effet, c'est seulement par ses origines humbles, dont il n'a jamais rougi, que le poète diffère véritablement de Montaigne.

La Jeunesse

L'essayiste, issu d'une famille bourgeoise très prospère, eut tous les avantages dès le début de sa vie - nom, prestige, terres, grandes ressources - tout ce qui, plus tard, lui permit de consacrer sa vie à ses livres. Horace, d'autre part, fils d'un affranchi, n'eut aucun de ses privilèges à sa naissance; ce ne fut que plus tard et

---

1

Les biographies de Montaigne et d'Horace sont bien connues. Pour Horace, le lecteur peut consulter: Suetonius, (Loeb Classical Library, New York, 1920), Vol. II, pp. 484-491; W.Y. Sellar, The Roman Poets of the Augustan Age, (Oxford, 1899). On trouvera un résumé utile de la vie de Montaigne dans le Dictionnaire des lettres françaises XVI<sup>e</sup> siècle, (Paris, 1939), pp. 517-524.

2

Montaigne - 1533-1592 après J.-C.; Horace - 65-8 avant J.-C.

grâce à son père, qui, malgré sa position sociale assez humble, était une personne supérieure de raffinement et de jugement, un esprit indépendant comme bien des esclaves romains, que le poète latin put s'élever à un niveau social comparable à celui de Montaigne.

Le père d'Horace, en reconnaissant la valeur d'une éducation soignée, l'amena tout jeune à Rome où il fut élevé dans les écoles que fréquentaient les enfants des meilleures familles. Il ne fut pas besoin pour que le jeune Horace se sentît inférieur à ses petits camarades d'école, ces nobles issus de nobles centurions, parce que son père, ce "pater optimus",<sup>3</sup> s'assura à tout moment que son fils, en recevant le même enseignement que ces nobles, vécut aussi de la même manière, avec tout l'entourage, et caetera, auxquels furent accoutumés les jeunes nobles romains.

Montaigne resta pendant toute sa vie très reconnaissant envers son père, (homme aussi perspicace que le père d'Horace quant à l'éducation) d'avoir établi et d'avoir mis en pratique ce système d'enseignement si différent mais si efficace, d'où Montaigne tira sa profonde connaissance des écrivains classiques. "Il ne fut jamais âme plus charitable et populaire,"<sup>4</sup> nous assure Montaigne.

Plus tard, au collège de Guyenne à Bordeaux, l'essayiste passa quelques années à compléter cette éducation déjà supérieure sous de

---

<sup>3</sup>  
Satires, I, IV, 105.

<sup>4</sup>  
Livre III, X, vol. V, p. 171.

grands maîtres et des latinistes célèbres comme Buchanan, Grouchy, Guérente et Muret. Il semble, pourtant, qu'il ne retira que très peu des classes proprement dites; mais heureusement, l'un de ses "précepteurs domestiques" encouragea son goût pour la lecture, et ainsi son amour pour les livres se développa. Montaigne explique plus tard le grand rôle que jouèrent les livres tout à travers sa vie:

Ils sont à mon côté pour me donner du plaisir  
à mon heure et à reconnaître combien ils  
portent de secours à ma vie. C'est la meilleure  
munition que j'aie trouvée à cet humain voyage.<sup>5</sup>

Finalement, après le collège, il acheva ses études de droit à Toulouse.

Horace termina son éducation par un voyage en Grèce, à Athènes, voyage qui semble avoir été, à cette époque, le couronnement de toute éducation libérale pour les jeunes nobles. C'est pendant son séjour à Athènes qu'il a été initié pour la première fois aux questions de la philosophie morale. Se montrant éclectique déjà, il se mit à rassembler les thèses les plus raisonnables de l'Ancienne Académie, du péripatétisme, et du stoïcisme.

Horace n'oublia jamais tout ce qu'il dut à son père, son compagnon, "custos incorruptissimus,"<sup>6</sup> son guide, mais surtout son ami. Il rappelle avec franchise et avec fierté la grande influence de ce sage homme, influence qui resta l'une des circonstances les plus

---

5

Livre III, III, vol. IV, p. 258.

6

Satires, I, VI, 81.

heureuses de sa vie. Enfin si le poète a quelque titre à la valeur morale, c'est aux préceptes et à l'exemple de son père qu'il l'attribue.

Semblablement, si les deux écrivains reconnurent leur dette à leurs pères et en conséquence les louèrent, ni l'un ni l'autre ne fit grand cas de sa mère. Horace, en effet, ne fait aucune mention de sa mère, et donc on est porté à croire qu'elle mourut probablement quand elle était encore jeune, de sorte que son fils ne put retenir d'elle aucun souvenir distinct.

Le manque d'intérêt qu'il montre à l'égard de sa mère et de son influence sur lui (à l'en croire, elle n'était pas bonne) est un peu plus étrange du côté de Montaigne. Car on sait que sa mère, après la mort de son mari, Pierre, demeura chez son fils jusqu'à la fin de sa vie en 1601.

Montaigne et Horace essayèrent d'écrire, tous deux, au début de leurs carrières littéraires, dans une langue étrangère, mais chacun avait une connaissance profonde de cette langue. Horace, pendant ses études à Athènes, avait décidé à un certain moment de composer des poèmes en grec; mais il renonça bientôt à ce projet, probablement parce qu'il se sentit incapable d'y réussir véritablement. La légende raconte plus poétiquement, cependant, qu'une divinité vue en songe le détourna d'écrire dans cette langue.

Montaigne, de façon semblable, s'essaya à la poésie latine - "je me melais de faire des vers (et n'en fis jamais que des latins)"<sup>7</sup>

---

7

Livre III, V, vol. IV, p. 332.

- mais comme il nous dit, les résultats n'en ont pas été très heureux:

Je l'aime (la poésie) infiniment; je me connais assez  
aux ouvrages d'autrui; mais je fais, à la vérité, l'enfant  
quand j'y veux mettre la main; je ne me puis souffrir.<sup>8</sup>

### La Maturité

En parlant de ses premières années à Rome et à Athènes, Horace nous assure de l'amélioration de ses circonstances, et donc nous voyons sa position sociale devenir de plus en plus analogue à celle de Montaigne. A vingt-trois ans, il est tribun militaire avec le commandement d'une légion et dès 36 avant J.-C. environ, c'est un homme de beaucoup de loisirs.<sup>9</sup> C'est un homme indépendant, ce chevalier romain qui sera l'ami de Mécène, le commensal de sénateurs et de consulaires. Horace, cependant, ne laissa jamais ses devoirs civiques gêner sa vie privée. Quand l'empereur Auguste lui offrit la position de secrétaire particulier, position qui lui aurait apporté du prestige et de grandes richesses, le poète la refusa pour s'assurer de l'indépendance et de la quiétude.

Riche et gentilhomme, Montaigne remplit son rôle civique, mais lui aussi, ne voulut servir qu'à sa guise et sans obligation, en retenant la liberté de ses actes et de son temps. Après ses études de droit, il fut magistrat pendant seize années, d'abord à Périgueux, puis à Bordeaux. En 1570, il vendit sa charge de conseiller au parlement, ayant suffisamment servi. Mais les jurats de Bordeaux le

---

8

Livre II, XVII, vol. III, p. 324.

9

Voir: Satires, I, VI, 110-131.



mirent en demeure de servir pour la deuxième fois quand ils l'élurent maire de Bordeaux en 1581, charge qu'il occupa jusqu'à 1585.

C'est dans cette société des hommes de robe, des humanistes pour la plupart, que Montaigne rencontra Etienne de La Boétie, "une âme pleine . . . à la vieille marque".<sup>10</sup> Ainsi commença une amitié que la mort du jeune conseiller interrompit de bonne heure, mais dont Montaigne a toujours gardé un souvenir très vif. Les deux hommes se sont efforcés d'imiter les rares et fameuses amitiés de l'antiquité en s'exhortant à bien vivre et à bien mourir. Horace, qui avait souffert d'une perte semblable, exprima sa très grande douleur en des vers que Montaigne lui emprunta pour décrire ses propres sentiments après la mort de La Boétie:

J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi.

Illam meae si partem animae tulit  
maturior vis, quid moror altera,  
nec carus aeque nec superstes  
integer? Ille dies utramque  
ducet ruinam.<sup>11</sup>

Quis desiderio sit pudor aut modus  
Tam cari capitis?<sup>12</sup>

Pour Horace, comme pour Montaigne, l'amitié a tenu une place tout aussi importante dans sa vie. Rappelons ses amis Virgile et Varius et

---

<sup>10</sup>  
Livre II, XVII, vol. III, p. 360.

<sup>11</sup>  
Livre I, XXVIII, vol. I, p. 330.

<sup>12</sup>  
Loc. cit.

les vers qui reflètent son appréciation de leurs qualités:

animae quales neque candidiores  
Terra tulit neque quis me sit devinctior alter.<sup>13</sup>

Mais c'est son patron, Mécène, qui devient son plus grand ami et il exista entre ces deux hommes cette familiarité qui naît du partage des moindres choses. Dès 40 avant J.-C. jusqu'à la mort du grand ministre en 8 avant J.-C. son affection pour Mécène reste le sentiment dominant dans la vie d'Horace. Bien qu'il dût à cette amitié une grande partie de sa prospérité, pendant toutes leurs relations, Horace prit garde de maintenir son indépendance, car ce fut cette indépendance même qui conserva leur amitié, et sans elle leurs relations auraient été toutes différentes.

L'amitié telle que celle qu'on trouve entre un Horace et un Mécène ou entre un Montaigne et un La Boétie, est quelque chose de très rare. Par conséquent, il est aussi très difficile de l'expliquer ou de la décrire. Montaigne, peut-être, a dit tout ce qu'on peut dire à cet égard quand il a écrit: "parce que c'était lui, parce que c'était moi."<sup>14</sup> Horace aurait pu se servir de ces mêmes mots pour expliquer ses relations avec Mécène.

La question de la vraie attitude ou préférence religieuse, a été beaucoup discutée dans le cas de chaque homme, parce que tous les

---

<sup>13</sup>

Satires, I, V, 41-42.

<sup>14</sup>

Livre I, XXVIII, vol. I, p. 332.

deux se trouvèrent au milieu des guerres religieuses ou des soulèvements politiques qui exigèrent des réformes ou au moins quelques changements dans la pratique religieuse de l'époque.

Horace et Montaigne ont soutenu leurs religions nationales respectives sans avoir toutefois de convictions profondes eux-mêmes; car chacun a vu dans la religion de l'état un moyen de gagner ou de conserver la paix, et donc la prospérité. Dans certaines limites, ils considérèrent la religion comme utile et louable; et donc on peut décrire leur attitude envers la religion comme principalement pratique et utilitaire.

La république romaine de l'époque d'Horace avait échoué comme forme de gouvernement et n'avait pas réussi à assurer aux citoyens la sécurité pour leur vie et pour leurs biens. Horace vit dans le gouvernement institué par Auguste un moyen d'obtenir cette sécurité si nécessaire. La restauration de la vieille religion rustique d'Italie et des dieux nationaux ne fut qu'une partie du vaste programme d'Auguste. Puis qu'il avait déjà accepté la nécessité d'une religion comme base de la morale de la masse, en défendant la religion romaine et en se ralliant à la monarchie d'Auguste avec ses réformes religieuses, Horace remplit un devoir civique - ce ne fut pas par conviction religieuse qu'il agit.

Les guerres de religion qui ravagèrent la France dès 1562 résultèrent premièrement d'un désir pour la nouveauté d'après Montaigne: "Je suis dégoûté de la nouvelleté quelque visage qu'elle porte et ai

raison, car j'en ai vu des effets très dommageables."<sup>15</sup> Donc son conservatisme dans les matières religieuses, c'est-à-dire, le soutien qu'il donna au Catholicisme, ne fut, en somme, qu'un désir de rétablir la paix, ce qui ne put être accompli, pensa-t-il, qu'avec les formes traditionnelles. "En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises," nous dit-il, "la mutation est à craindre".<sup>16</sup> Par conséquent, Montaigne s'adonna au parti royal sous Henri de Navarre, car il vit dans le programme de ce parti l'espoir de reconstituer ces vieilles formes et ainsi de regagner l'ordre et la paix.

Portraits physiques et moraux.

Chose intéressante et peut-être quelque peu étonnante, c'est que Montaigne et Horace se sont ressemblés physiquement et surtout quand ils avaient atteint l'âge mûr. Suétone nous dit qu'Horace eut la taille courte mais assez grasse: "brevis atque obesus,"<sup>17</sup> description qu'Horace lui-même confirme dans les Epîtres où il se peint ainsi: "pinguem et nitidum,"<sup>18</sup> "corporis exigui".<sup>19</sup>

Montaigne, de même, fut "d'une taille un peu au-dessous de la

15

Livre I, XXIII, vol. I, p. 218.

16

Livre I, XLIII, vol. II, p. 119.

17

Horace, Complete Works, edited by Bennett and Rolfe, Appendix, p. 4.

18

Epîtres, I, IV, 15.

19

Epîtres, I, XX, 24.

moyenne,"<sup>20</sup> mais assez trapu.

J'ai au demeurant la taille forte et ramassée; le visage non pas gras mais plein; . . . les mains, je les ai si gourdes que je sais pas écrire seulement pour moi.<sup>21</sup>

La vie consacrée à la lecture et à l'étude du "moi" fut en quelque partie une nécessité pour les deux écrivains. Car tandis que Montaigne souffrait de la maladie de vessie dès 1573, ce qui exigea son voyage en Italie aux bains chauds, Horace nous fait savoir dans les Epîtres qu'une santé faible l'obligea plus tard à mener une vie plus simple et plus tranquille. Il lui fallut aussi visiter des bains chauds à cause de sa santé.<sup>22</sup>

Ce n'est pas du tout surprenant, en revanche, que les caractères de ces deux hommes, dont les oeuvres montrent tant de similarités, sont aussi quelque peu pareils. Montaigne semble reconnaître tout franchement la ressemblance qui exista entre lui et Horace, en le citant pour se dépeindre.<sup>23</sup>

Ainsi, à seize siècles de distance, la situation de Montaigne révèle certaines analogies avec celle d'Horace. Les deux écrivains, doués d'une éducation supérieure fournie par un sage père, modérément riches, considérés et indépendants, se retirèrent, Montaigne à son

---

<sup>20</sup>  
Livre II, XVII, vol. III, p. 332.

<sup>21</sup>  
Ibid., pp. 333-334.

<sup>22</sup>  
Voir: Epîtres, I, XV.

<sup>23</sup>  
Voir: Livre II, XI, vol. II, p. 348, et Livre II, XVII, vol. III, p. 336.

château en Périgord, Horace à sa ferme dans la campagne de Tibur, chacun avec une "bona librorum . . . copia,"<sup>24</sup> pour organiser sa vie et son repos et pour tirer autant de profit que possible de tout ce que sa position et ses propres efforts leur avaient donné. Donc, il n'y a pas de quoi s'émerveiller si leurs oeuvres et les idées qu'elles renferment offrent à plus d'un égard des ressemblances que nous allons étudier.

---

24

Epîtres, I, XVIII, 109.

## DEUXIEME PARTIE

### CHAPITRE I

#### MONTAIGNE ET LES POETES

J'aime la poésie d'une particulière inclination; car comme disait Cléanthes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble-t-il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie s'élançe bien plus brusquement et me fier d'une plus vive secousse.<sup>1</sup>

Ce texte nous explique la prédilection de Montaigne pour les poètes, mais c'est dans le deuxième livre qu'il nous fait savoir la raison pour le grand nombre d'emprunts poétiques qui nous frappent tout à travers les Essais:

Je l'aime (la poésie) infiniment; je me connais assez aux ouvrages d'autrui; mais je fais, à la vérité, l'enfant quand j'y veux mettre la main; je ne me puis souffrir. On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la poésie.<sup>2</sup>

Par conséquent, Montaigne laissa parler les poètes à sa place, leur demandant d'exprimer tout ce dont il ne se sentit pas capable:

Qu'on voie, en ce que j'emprunte, si j'ai su choisir de quoi rehausser mon propos. Car je fais dire aux autres ce que je ne puis si bien dire, Tantôt par faiblesse de mon langage, tantôt par faiblesse de mon sens;<sup>3</sup>

et plus loin: "Il faut musser ma faiblesse sous ces grands crédits."<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup>  
Livre I, XXVI, vol. I, p. 257.

<sup>2</sup>  
Livre II, XVII, vol. III, p. 324.

<sup>3</sup>  
Livre II, X, vol. II, p. 318.

<sup>4</sup>  
Loc. cit.

Nous pouvons comparer sa méthode avec celle des abeilles<sup>5</sup> qui: "pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur; ce n'est plus thym ni marjolaine."<sup>6</sup> Ainsi, tandis que Montaigne se donna la satisfaction et le plaisir de s'être bien exprimé, ce procédé d'"ingénieux collectionneur" de jolis textes a aussi donné aux Essais un attrait tout particulier et tout charmant.

Les vers ajoutés au texte des éditions successives nous renseignent sur le goût toujours vif de notre auteur pour les poètes. Pourtant, en examinant les emprunts, nous ne pouvons souvent nous empêcher de faire à Montaigne le reproche que certaines citations ne trouvent place dans les Essais que pour faire nombre et pour montrer son érudition. Mais l'essayiste semble avoir prévu ce reproche quand il dit au premier livre:

Mes allégations (citations) ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'autorité ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie et sonnent à gauche un ton plus délicat, et pour moi qui n'en veux exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront mon air (ma véritable pensée.)<sup>7</sup>

En général cependant, la plupart des emprunts font justement ce que notre auteur leur demanda - ils disent plus exactement ce qu'il ne pouvait exprimer lui-même: "Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus

---

<sup>5</sup>

Voir aussi: Odes, IV, II, 27-32, où Horace exprime la même idée.

<sup>6</sup>

Livre I, XXVI, vol. I, p. 265.

<sup>7</sup>

Livre I, XL, vol. II, p. 93.



me dire".<sup>8</sup> Il cherche toujours l'expression frappante, l'expression qui "fiert,"<sup>9</sup> et qui seule épuiserait son impression. Les citations que Montaigne a tirées de l'oeuvre d'Horace ont fait précisément cela.

---

<sup>8</sup>  
Livre I, XXVI, vol. I, p. 260.

<sup>9</sup>  
Ibid., p. 257.

CHAPITRE II  
MONTAIGNE ET HORACE

Montaigne avait de bonne heure reconnu la supériorité d'Horace  
comme poète:

Il m'a toujours semblé qu'en la poésie  
Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace tiennent  
de bien loin le premier rang.<sup>1</sup>

Horace ne se contente point d'une superficielle  
expression, elle le trahirait. Il voit plus clair  
et plus outre dans la chose; son esprit  
crochète et furète tout le magasin des  
mots et des figures pour se représenter;  
et les lui faut outre l'ordinaire, comme  
sa conception est outre l'ordinaire.<sup>2</sup>

Bien que l'essayiste juge l'habileté technique de Virgile inégalée: "et  
signamment Virgile en ses Géorgiques, que j'estime le plus accompli  
ouvrage de la poésie,"<sup>3</sup> c'est Horace de tous les poètes que Montaigne a  
le plus cité.<sup>4</sup> Ce sont des expressions d'Horace surtout qui semblent  
venir spontanément sous la plume de Montaigne. Le nombre même des  
citations qui monte jusqu'à cent quarante-neuf (y compris une citation  
qui se trouve sur les travées de sa "librairie") témoigne de sa  
prédilection pour ce poète romain.

---

<sup>1</sup> Livre II, X, vol. II, p. 321.      <sup>2</sup> Livre III, V, vol. IV, p. 328.

<sup>3</sup> Livre II, X, vol. II, p. 321.

<sup>4</sup> Pierre Villey, Les Sources et l'Evolution des Essais de Montaigne,  
2 vol., (Paris, Hachette et Cie., 1908), T. I, p. 150.

Il sera utile à ce point de reproduire la table des emprunts faits à Horace<sup>5</sup> que Villey a donnée dans son grand ouvrage, Les Sources et l'Evolution des Essais de Montaigne, pour voir la distribution des citations et les préférences de Montaigne dans les éditions successives. Quatre-vingts citations sont de 1580, une de 1582, soixante-quatre de 1588 et trois de 1595. Soixante viennent des Odes, quarante-huit des Epîtres, vingt des Satires, onze des Epodes, une du Carmen seculare.

Voici le schéma:	<u>1580</u>	<u>1582</u>	<u>1588</u>	<u>1595</u>	<u>Total</u>
<u>Odes</u>	16	0	43	1	60
<u>Carmen seculare</u>	1	0	0	0	1
<u>Epodes</u>	2	0	9	0	11
<u>Satires</u>	15	0	5	0	20
<u>Epîtres</u>	39	1	6	1	48
<u>Epîtres littéraires</u>	<u>7</u>	<u>0</u>	<u>1</u>	<u>1</u>	<u>8</u>
	80	1	64	3	148

Horace resta un poète favori de Montaigne pendant toutes les diverses étapes du développement de sa pensée - les chiffres ci-dessus nous disent cela, car le troisième livre comporte presque autant de citations que les deux premiers livres. Nous verrons plus tard, cependant, que malgré le peu de disparité dans le nombre même des emprunts, l'emploi que Montaigne en fait est devenu quelque peu différent dans le troisième livre.

---

<sup>5</sup>  
Loc. cit.

### CHAPITRE III

#### MONTAIGNE ET HORACE: LE STYLE FAMILIER

Si Horace ne fut pas un vrai modèle pour Montaigne dans la recherche des idées, il aurait pu l'être certainement dans le développement général des Essais. En discutant les éléments semblables de leur style, nous nous bornerons presque toujours à l'Horace des Epîtres et des Satires, car c'est ici que nous trouvons de nombreux thèmes semblables traités du même ton et sous la même forme. Les Epîtres et bien des Satires ne sont que des essais en apparence sans système, tandis que les Essais de Montaigne ressemblent beaucoup, à leur tour, à des lettres familières. En effet, notre auteur a songé même à écrire des lettres à la place des Essais comme il nous avoue: "Et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves si j'eusse eu à qui parler."<sup>1</sup>

C'est un certain double aspect - l'art conscient et étudié, déguisé par le ton familier de la conversation - qui a donné tant de charme aux oeuvres des deux auteurs, car l'effet de négligence ou de désordre est, en vérité, le produit d'un art soigné. En tout cas, le naturel se fait sentir tout à travers leurs écrits, et reste un élément dominant de leur style franc et facile.

Tous deux voulaient écrire comme ils parlaient. Montaigne affirme:

Le parler que j'aime, est un parler simple

---

<sup>1</sup>

Livre I, XL, vol. II, p. 95.

et naif, tel sur le papier qu'à la bouche;  
un parler succulent et nerveux, court et  
sec et non tant délicat et peigné comme  
véhément et brusque.<sup>2</sup>

Et Horace se demande:

si qui scribat uti nos  
sermoni propiora.<sup>3</sup>

Donc les digressions, les anecdotes se suivent pendant que les écrivains passent d'une idée à l'autre sans se soucier, semble-t-il, des règles d'un strict raisonnement. Et voilà, ils ont réussi à imiter l'allure capricieuse de la conversation.

Chez Horace, comme chez Montaigne, un rapport s'établit immédiatement avec le lecteur à cause du ton de la camaraderie et de la causerie. Tout est pour nos auteurs prétexte suffisant pour composer un essai ou une épître. Rien n'est trop insignifiant, et une toute petite chose telle qu'un anecdote au sujet du suicide,<sup>4</sup> des faits curieux de l'oisiveté,<sup>5</sup> une invitation à dîner,<sup>6</sup> ou un bienfait de Mécène,<sup>7</sup> leur sert comme point de départ pour toute une série d'autres idées, pas nécessairement associées avec la première. Quelle que soit l'occasion, les deux écrivains se présentent d'une manière amicale, invitant toute sorte de lecteur à leur prêter l'oreille pendant qu'ils

---

<sup>2</sup>  
Livre I, XXVI, vol. I, p. 295.

<sup>3</sup>  
Satires, I, IV, 41-42.

<sup>4</sup>  
Livre II, III.

<sup>5</sup>  
Livre I, VIII.

<sup>6</sup>  
Epîtres, I, V.

<sup>7</sup>  
Epîtres, I, VII.

méditent sur les aspects innombrables de la vie.

On peut se demander pourquoi Montaigne et Horace ont gardé la faveur des gens de tout rang. Leur plus grand attrait peut-être, réside en un style qui leur a permis de s'accommoder au goût de tout le monde en se montrant l'ami de chacun. En se tenant prêts à considérer et à discuter tout avec un perpétuel bon sens et d'une façon si facile, ils se firent aimés de tous.

## CHAPITRE IV

### MONTAIGNE ET LE TEXTE D'HORACE

Il arrive parfois que Montaigne travestit légèrement une citation latine, "la déguisant et déformant à nouveau service"<sup>1</sup> comme il l'admet. Nous savons que plus fréquemment que dans les écrits des autres poètes l'essayiste change dans les vers d'Horace un temps, une personne, un mot quelconque pour les adapter mieux à sa pensée ou à son texte.<sup>2</sup> Cette désinvolture de la part de l'écrivain et cette aise avec laquelle il cite Horace nous assurent qu'il avait très bien en mémoire les vers du poète et qu'il les avait tout à fait assimilés - enfin qu'il posséda à fond le poète latin.

Dans certains cas il est assez difficile de déterminer si Montaigne a vraiment changé le texte d'Horace parce que nous ne savons exactement l'édition particulière qu'il consulta. Nous avons son Homère, son Plutarque, son Sénèque, son Térence, son Virgile, mais non pas son Horace.<sup>3</sup> Selon Villey, puisque les éditions d'Horace furent si nombreuses au XVI<sup>e</sup> siècle, on ne peut découvrir que la famille générale d'où est provenu le livre même de Montaigne. Villey a trouvé l'édition de Lyon 1545 la plus conforme aux "leçons" de notre auteur.

---

<sup>1</sup> Livre III, XII, vol. V, p. 247.

<sup>2</sup> Villey, op. cit., T. II, p. 141.

<sup>3</sup> Ibid., "Table alphabétique des lecteurs de Montaigne", T.I, pp. 59-242.

Marcel Guilbaud, en revanche, dans sa récente édition des Essais, a donné le titre d'une édition qu'il semble penser être l'ouvrage d'où Montaigne fit ses emprunts. Dans la section intitulée "Couvrages cités,"<sup>4</sup> nous lisons - "Quinti Horatii Flacci, Poemata omnia - Lyon 1540." Pourtant Guilbaud ne donne aucune preuve pour expliquer ou soutenir cette hypothèse.

Les exemples suivants montrent des divergences entre le texte d'Horace et celui que Montaigne donne dans ses Essais, dissimilarités qui résultent probablement du fait que Montaigne consulta un texte défectueux du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans cette citation:

nempe et fugacem persequitur virum  
nec parcit imbellis iuventae  
poplitibus timidoque tergo,<sup>5</sup>

Montaigne a écrit "timidoque" au lieu de "timidove" que nos éditeurs donnent. Il n'y a aucune explication et certainement aucune nécessité pour avoir changé "ve" à "que". La variante a probablement résulté du simple fait que les éditeurs de nos textes modernes, se basant sur des recherches plus récentes, ont préféré "ve" à "que".

Nous pouvons offrir la même explication pour ces vers:

Falsus honor iuvat et mendax infamia terret  
quem nisi mendosum et mendacem,<sup>6</sup>

où Montaigne a substitué "mendacem" au mot "medicandum" de sa source.

---

<sup>4</sup> Montaigne, Essais, éd. Guilbaud, 5 vol., (Nouvelle Librairie de France, Paris, 1962), vol. V, p. 387.

<sup>5</sup> Livre I, XX, vol. I, p. 165.      <sup>6</sup> Livre II, XVI, vol. III, p. 308.



Dans ce cas, pourtant, la modification a plus d'importance que celle qu'il a faite dans le premier exemple, car elle donne un sens quelque peu différent au vers. Il est donc probable qu'il s'agit ici d'un changement voulu.

Le plus souvent, les changements ne sont pas en réalité très importants, mais il est intéressant de voir la manière habile dont Montaigne a fait ces modifications. Tantôt il change un ou deux mots pour rendre la citation plus personnelle, plus applicable à lui-même. Examinons ces vers où Montaigne a écrit:

et cantharus et lanx  
ostendat mihi me,<sup>7</sup>

tandis que dans le poème d'Horace nous lisons:

et cantharus et lanx  
ostendat tibi te.<sup>8</sup>

En remplaçant les deux mots "tibi te" par "mihi me", Montaigne a rendu la citation beaucoup plus intéressante parce qu'elle est devenue plus personnelle.

Dans les Odes Horace a dit:

fuge suspicari  
cuius octavum trepidavit aetas  
claudere lustrum,<sup>9</sup>

mais dans le troisième Livre où Montaigne a cité ces mêmes vers, il a écrit:

---

<sup>7</sup>  
Livre III, IX, vol. V, p. 94.

<sup>8</sup>  
Epîtres, I, V, 23.

<sup>9</sup>  
Odes, II, IV, 22.

fuge suspicari  
 cuius undenum trepidavit aetas  
 claudere lustrum.<sup>10</sup>

Par ce changement Montaigne a rendu la citation plus applicable à lui-même, car il avait atteint l'âge de cinquante-cinq ans (undenum lustrum), tandis qu'Horace, au moment où il composa son poème, n'eut que quarante ans (octavum lustrum).

Voici encore un autre exemple d'un changement dans une citation où Montaigne a ajouté un mot ou a supprimé un autre pour mieux adapter les vers latins à sa pensée. Montaigne donne la citation ainsi:

si munitae adhibet vim sapientiae,<sup>11</sup>

tandis qu'Horace l'avait composée tout autrement:

munitaeque adhibe vim sapientiae.<sup>12</sup>

En modifiant la personne du verbe, Montaigne a donné un sens assez différent au vers, mais il est toujours clair que notre auteur s'est basé sur les vers d'Horace.

Chose intéressante c'est que l'essayiste, (comme nous pouvons voir dans les trois derniers exemples) semble prendre grand soin toujours de garder le nombre correct de pieds dans les vers latins où il a fait des changements. Ceci témoigne de sa familiarité complète avec la langue latine.

---

<sup>10</sup> Livre III, V, vol. IV, p. 349.

<sup>11</sup> Livre II, II, vol. II, p. 226.

<sup>12</sup> Odes, III, XXVIII, 4.

## CHAPITRE V

### METHODES D'EMPLOYER LES CITATIONS

Le choix des citations de la part de Montaigne fait preuve d'une connaissance approfondie de l'oeuvre du poète latin, car ce ne sont pas seulement les fameux vers d'Horace que l'essayiste cite - les lieux communs de la philosophie, ou les jolies petites phrases que tout le monde savait par coeur au XVI<sup>e</sup> siècle, mais des vers de toute sorte qui lui jaillissaient à l'esprit pendant qu'il composait les Essais.

Ayant examiné tous les emprunts que Montaigne a faits à Horace, et les ayant considérés dans leur contexte, il nous est permis de constater qu'ils sont de cinq sortes:

- A) ceux qui ne sont que des remarques faites en passant et dont l'emploi semble presque inconscient de la part de Montaigne;
- B) ceux qui servent à faire la critique d'Horace lui-même ou ceux auxquels Montaigne donne un sens opposé;
- C) ceux qui servent comme points de départ dans le développement des idées;
- D) ceux qui donnent une conclusion succincte à ce qui les précède;
- E) ceux qui n'ont d'autre fonction que d'embellir le texte français.

Avant d'étudier les détails de ces diverses catégories, notons d'abord que Montaigne attache à presque toute citation seulement son sens restreint, indépendant de son contexte dans l'oeuvre d'Horace. Par exemple, Montaigne tire des Odes du poète une petite phrase qui dans le poème latin décrit la reine Cléopâtre après sa

défaite à la bataille d'Actium:

deliberata morte ferocior.<sup>1</sup>

D'une manière très adroite, notre auteur a transféré cette épithète, pour ainsi dire, à l'âme, en la personnifiant:

Il me semble lire en cette action je ne sais quelle esjouissance de son âme, (du jeune Caton quand il pensa à mourir) et une émotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle considérait la noblesse et hauteur de son entreprise:

Deliberata morte ferocior. . .<sup>2</sup>

C'est là un procédé ingénieux.

Passons maintenant à quelques exemples des cinq catégories de citations.

A) Les vers d'Horace se placent dans les phrases de Montaigne d'une manière si naturelle parfois que notre auteur semble avoir construit sa propre phrase autour de la citation qu'il a prise au poète latin. Ainsi l'emploi d'une citation d'Horace paraît si accidentel parfois qu'on pourrait croire qu'en écrivant, Montaigne ne fut pas vraiment conscient du fait que des vers du poète se glissèrent dans son texte. Par exemple, il n'y a aucune interruption dans la pensée ou dans le mouvement de la phrase suivante:

La difficulté des assignations, le danger  
des surprises, la honte du lendemain,  
et languor et silentium  
Et latere petitus imo spiritus,  
c'est ce qui donne pointe à la sauce.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup>  
Odes I, XXXVII, 29.

<sup>2</sup>  
Livre II, XI, vol. II, p. 341.

<sup>3</sup>  
Livre II, XV, vol. III, p. 289.

Dans cette description du poète Lucrèce, nous voyons de nouveau la facilité avec laquelle Montaigne incorpore le vers latin dans sa prose:

Il est partout si plaisant,  
 liquidus puroque simillimus amni  
 et nous remplit tant l'âme de ses grâces  
 que nous en oublions celles de sa fable.<sup>4</sup>

Ainsi les vers d'Horace deviennent parfois une partie intégrale du texte de Montaigne.

Une autre petite phrase "hoc genus omne" se place très facilement dans la phrase de Montaigne parce que celui-ci s'en sert exactement comme Horace. Au premier livre Montaigne a écrit: "alchimistes, pronostiqueurs, judiciaires, chiromanciens, médecins, id genus omne",<sup>5</sup> tandis qu'Horace a dit dans les Satires:

collegia, pharmacopolae  
 mendici, mimae, balatrones, hoc genus omne.<sup>6</sup>

Il faut admettre que la phrase latine suit aussi naturellement dans le texte français que dans les vers de la source latine.

B) Les citations dont Montaigne se sert pour critiquer la façon de penser d'Horace, ou celles auxquelles il donne un sens opposé sont assez peu nombreuses. Tantôt l'opposition que montre notre auteur est presque violente comme dans l'exemple suivant où il cite les vers d'Horace:

Paulum sepultae distat inertiae  
 Celata virtus,<sup>7</sup>

---

<sup>4</sup>  
 Livre II, X, vol. II, p. 323.

<sup>5</sup>  
 Livre I, XXXII, vol. II, p. 41.

<sup>6</sup>  
Satires, I, II, 2.

<sup>7</sup>  
Odes, IV, IX, 29-30.

et puis déclare :

Qui est une opinion si fausse que je suis  
dépité qu'elle ait jamais pu entrer en  
l'entendement d'homme qui eût cet honneur  
de porter le nom de philosophe.<sup>8</sup>

Tantôt, Montaigne ne s'oppose pas d'une façon si forte, mais la critique  
se fait sentir dans cette phrase-ci :

Vivere si recte nescis, decede peritis;  
Lusisti satis, edisti satis atque bibisti;  
Tempus abire tibi est, ne potum largius aequo  
Rideat et pulset lasciva decentius aetas;  
qu'est-ce autre chose qu'une confession de son  
impuissance et un renvoi non seulement à l'ignorance,  
pour y être à couvert, mais à la stupidité même, au  
non sentir et au non être?<sup>9</sup>

Tantôt l'essayiste pense que le poète latin est allé trop loin comme  
dans ce cas :

Tuta et parvula laudo,  
Cum res deficiunt, satis inter vitia fortis:  
Verum ubi quid melius contingit et unctius, idem  
Hos sapere, et solos aio bene vivere, quorum  
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

Il y a pour moi assez affaire sans aller si avant.<sup>10</sup>

Finalement, dans le dernier exemple de cette catégorie, nous voyons que  
Montaigne a donné un sens opposé aux vers latins d'Horace simplement en  
traduisant d'une manière différente le verbe de la phrase.

---

8

Livre II, XVI, vol. III, p. 301.

9

Livre II, XIII, vol. III, p. 105.

10

Livre I, XXXIX, vol. II, p. 81.

Tel voudrais-je former mon disciple,  
 quem duplici panno patienta velat  
 Mirabor; vitae via si conserva decebit,  
 Personam que feret non inconcinus utramque.<sup>11</sup>

L'essayiste a traduit la citation latine ainsi: "J'admirerai (mirabor) celui qui accepte de se vêtir d'un double manteau:" Tandis qu'Horace a employé le même verbe tout autrement dans son épître où il dit: "Je m'étonnerai (mirabor) de celui . . ." Montaigne a ainsi changé assez radicalement le sens de toute la citation en interprétant un seul mot d'une façon différente.

C) Comme les citations de la catégorie précédente, celles qui servent comme points de départ sont aussi assez peu nombreuses, surtout en comparaison avec celles tirées de l'oeuvre de Sénèque, par exemple, qui jouent le même rôle. En outre, ces points de départ n'introduisent que très rarement le thème principal de l'essai. Mais voici une citation prise à Horace qui résume assez succinctement le sujet général de l'essai - "De l'inconstance de nos actions:"

Quod petiit, spernit; repetit quod nuper omisit;  
 Aestuat, et vitae disconvenit ordine toto.<sup>12</sup>

Dans un sens plus restreint, pourtant, la citation joue un rôle introductoire pour la partie de l'essai qui la suit directement.

Montaigne développe l'idée générale de la citation en continuant:

Notre façon ordinaire, c'est d'aller après les  
 inclinations de notre appétit, à gauche, à droite,

---

<sup>11</sup>

Livre I, XXVI, vol. I, p. 289.

<sup>12</sup>

Epîtres, I, I, 98-99.

contre-mont, contrebass, selon que le vent des occasions nous emporte.<sup>13</sup>

Nous voyons la même méthode dans l'essai intitulé, "Que philosopher, c'est apprendre à mourir," où encore une fois c'est une citation empruntée à Horace qui sert comme point de départ pour le paragraphe suivant:

Quid brevi fortes iaculamur aevo  
 Multa?  
 L'un se plaint plus que de la mort, de quoi elle  
 lui rompt le train d'une belle victoire; l'autre,  
 qu'il lui faut déloger avant qu'avoir marié sa fille,  
 ou contrerolé l'institution de ses enfants; l'un  
 plaint. . .<sup>14</sup>

Ici Montaigne a laissé Horace poser la question, puis il lui a répondu, en développant l'idée principale.

D) Une grande partie des emprunts que notre auteur a faits au poète servent de conclusions. L'essayiste emploie volontiers des phrases d'Horace qui résument sa pensée et lui confirment (implicitement le plus souvent) ses propres idées. Les vers latins servent ainsi d'appui, de vérification pour les diverses idées que Montaigne nous présente, car ils résument précisément et nettement ce qui les précèdent.

Dans l'essai dont nous avons déjà fait mention, "Que philosopher c'est apprendre à mourir," Montaigne nous dit qu'il faut penser au caractère inévitable de la mort à tout moment. Mais il donne la parole à Horace pour mettre fin à cette pensée et pour donner une espèce de

---

<sup>13</sup>  
 Livre II, I, vol. II, p. 209.

<sup>14</sup>  
 Livre I, XX, vol. I, pp. 168-169.



règle générale pour la vie:

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum:  
Grata supervenit, quae non sperabitur hora.<sup>15</sup>

Au premier livre encore, en discutant "un trait de quelques ambassadeurs," Montaigne résume très bien la nature de ce trait avec une citation intéressante de l'oeuvre d'Horace:

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.<sup>16</sup>

Les ambassadeurs qui, comme le boeuf et le cheval d'Horace, ne veulent se limiter à leurs propres métiers ou capacités ne font jamais "rien qui vaille",<sup>17</sup> dit Montaigne.

Dans l'essai intitulé "De l'affection des pères aux enfants," notre auteur affirme que le sage homme saura quand il lui faudra se retirer des affaires du monde en faveur des hommes plus jeunes et par là plus capables. Il emprunte à Horace un conseil très bien rendu pour marquer la fin de cette partie de l'essai:

Solve senescentem mature sanus equum, ne  
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.<sup>18</sup>

Enfin, c'est dans l'édition de 1588 qu'une citation d'Horace termine le dernier essai du troisième livre, citation qui fait une conclusion belle et précise, non seulement à ce qui la précède dans cet essai, mais en effet, à toute l'oeuvre de Montaigne. Il est significatif, mais en même temps, pas du tout surprenant que l'essayiste

---

<sup>15</sup>  
Epîtres, I, IV, 13-14.

<sup>16</sup>  
Epîtres, I, XIV, 43.

<sup>17</sup>  
Livre I, XVII, vol. I, p. 147.

<sup>18</sup>  
Epîtres, I, I, 8-9.

acheva ses Essais de cette façon. La citation résume tout ce que Montaigne chercha dans la vie:

Fruī paratis et valido mihi  
Latoë, dones, et, precor, integra  
Cum mente, nec turpem senestam  
Degere, nec cythara carentem.<sup>19</sup>

E) L'aridité est parfois une marque des ouvrages qui traitent de la philosophie. Heureusement, Montaigne évite ce défaut dans les Essais, grâce, très souvent, à son emploi d' emprunts latins. Chez Horace, en particulier, il trouve des images qui, par leur beauté et leur couleur ajoutent tant d'intérêt au texte français et qui empêchent la monotonie et la lourdeur d'y entrer. C'est là la cinquième catégorie des citations, celles qui ornent et embellissent le texte. En elles-mêmes, ces citations n'ont pas le plus souvent de grande signification, mais on ne peut nier leur valeur littéraire car elles ajoutent toujours une certaine beauté au style.

Les unes sont purement descriptives telle que la suivante:

Si j'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou  
du pronostic des choses futures, des enchantements,  
des sorcelleries, ou faire quelque autre conte  
où je ne pusse pas mordre,  
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,  
Nocturnos lemures portentaque Thessala,  
il me venait compassion du pauvre peuple abusé  
de ces folies.<sup>20</sup>

Voyons aussi cet exemple:

---

<sup>19</sup>  
Odes, I, XXXI, 17-20.

<sup>20</sup>  
Livre I, XXVII, vol. I, p. 306.

Il est bien vraisemblable que cet extrême ravage d'eaux  
ait fait des changements étranges aux habitations de la  
terre, comme on tient que la mer a. . . joint  
ailleurs les terres qui étaient divisées, comblant  
de limon et de sable les fossés d'entre-deux,  
sterilisque diu palus aptaque remis  
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum.<sup>21</sup>

D'autres sont de petites parenthèses:

Pour ce peu qu'il m'en faut à cette heure,  
ad unum  
Mollis opus,  
je ne voudrais importuner une personne que  
j'ai à révéler et craindre.<sup>22</sup>

Quelques-unes, d'autre part, comportent une belle image ou une  
métaphore convenable, et par là apportent de la couleur et de la  
variété aux Essais. Notons à cet égard "la vive vertu" qui comme  
l'yeuse tire une nouvelle vigueur de ce qui veut la détruire:

Nuls accidents ne font tourner le dos à la vive vertu;  
elle cherche les maux et la douleur comme son  
aliment. Les menaces des tyrans, les géhennes  
et les bourreaux l'animent et la vivifient:  
Duris ut ilex tonsa bipennibus  
Nigrae feraci frondis in Algido  
Per damna, per caedes, ab ipso  
Ducit apes animumque ferro;<sup>23</sup>

et le passage où Montaigne décrit Lucrèce en se servant d'une compa-  
raison employée déjà par Horace pour décrire le poète excellent:

il est partout si plaisant,  
liquidus puroque simillimus amni,

---

21

Livre I, XXXI, vol. II, pp. 20-21.

22

Livre III, V, vol. IV, p. 348.

23

Livre II, III, vol. II, p. 234.



et nous remplit tant l'âme de ses grâces que nous en oublions celles de sa fable;<sup>24</sup>

et enfin, les phrases où notre auteur déclare que "l'esprit maladif" ressemble à un vase non pur:

Merci à notre esprit maladif, rabat-joie, qui nous dégoûte d'elles (les voluptés) comme de soi-même: il traite et soi et ce qu'il reçoit tantôt avant, tantôt arrière, selon son être insatiable, vagabond et versatile.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit.<sup>25</sup>

Ailleurs, Montaigne emprunte à Horace une image vigoureuse et l'emploie d'une façon semblable, comparant l'empereur Alexandre à un "impétueux torrent", tout comme Tibère dans le poème latin:

Car cettuy-ci (Alexandre) semble rechercher et courir à force les dangers, comme un impétueux torrent qui choque et attaque sans discrétion et sans choix tout ce qu'il rencontre:

Sic tauriformis volvitur Aufidus  
Qui regna Dauni perfluit Apuli  
Dum saevit, horrendamque cultis  
Diluvium minitatur agris.<sup>26</sup>

Dans l'essai intitulé "De l'inconstance de nos actions," Montaigne affirme que nous sommes menés comme la marionnette de bois dont un autre tire les ficelles. Encore c'est dans l'oeuvre du poète latin qu'il a trouvé cette comparaison si juste.

Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le

---

24

Livre II, X, vol. II, p. 323.

25

Livre III, XIII, vol. V, p. 328.

26

Livre II, XXXIV, vol. IV, p. 123.

changeons tantôt, et tantôt encore retournons  
sur nos pas; ce n'est que branle et inconstance,  
Ducimur et nervis alienis mobile lignum.<sup>27</sup>

Plus tard, notre auteur a reconnu par l'expérience qu'il n'y a pas de place pour l'amour dans la vieillesse. Mais toujours c'est Horace qui lui a appris à le dire d'une façon toute charmante. Voici le passage:

En la virilité, je le trouve (l'amour) déjà hors  
de son siège. Non qu'en la vieillesse:  
(Amor) Importunus enim transvolat aridas  
Quereus.<sup>28</sup>

Voici une jolie image vraiment convenable - les hommes vieillis sous forme de chênes dénudés, oubliés par l'Amour!

Ce sont les citations telles que ces dernières qui ont donné aux Essais leur attrait particulier, l'éclat qui les distingue. En les ajoutant à son texte, Montaigne lui a donné de la beauté, de la couleur et de la variété. Mais ce qui est si important, c'est qu'il a empêché que les Essais ne soient devenus ni monotones ni lourds, chose difficile à accomplir, surtout quand on traite des thèmes philosophiques.

---

27  
Livre II, I, vol. II, p. 209.

28  
Livre III, V, vol. IV, p. 362.

## CHAPITRE VI

### MONTAIGNE, TRADUCTEUR OU PASTICHEUR D'HORACE

En examinant les citations et l'usage que Montaigne en fait, nous sommes frappés par le nombre des citations latines que l'essayiste a traduites soit avant soit après la citation même. Donc il sera profitable de considérer brièvement l'art de Montaigne comme traducteur ou pasticheur d'Horace.

Voyons ces exemples:

- (i) Notre appétit méprise et outre passe ce qui  
lui est en main, pour courir après ce qu'il n'a pas  
Transvolat in medio posita, et fugientia captat.<sup>1</sup>

Ici Montaigne traduit le vers d'Horace avant de le citer. Il a réussi à garder dans sa propre phrase l'équilibre qui se montre si clairement dans celle d'Horace, bien qu'il ait ajouté le verbe "méprise" qui ne se trouve pas dans le latin, mais qui, tout de même, y est compris.

- (ii) Or, si c'est un habile homme et bien né,  
la royauté ajoute peu à son bonheur:  
Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil  
Divitiae poterunt regales addere maius.<sup>2</sup>

Dans cet exemple aussi, Montaigne a retenu dans son texte le mouvement et la structure de la phrase d'Horace, mais la phrase française forme une paraphrase plutôt qu'une vraie traduction du latin.

Au deuxième livre, Montaigne déclare qu'on ne peut pas croire que:

---

<sup>1</sup>

Livre II, XV, vol. III, p. 290.

<sup>2</sup>

Livre I, XLII, vol. II, p. 109.

- (iii) Le sacrilège ne soit pire que le larcin  
 d'un chou de notre jardin;  
 Nec vincet ratio, tantumdem ut peccet idemque  
 Qui teneros caules alieni fregerit horti,  
 Et qui nocturnus divum sacra legerit.<sup>3</sup>

Cet exemple est intéressant à cause de la façon dont Montaigne a traduit la citation. Les vers d'Horace comportent deux parties parallèles qui se balancent - "qui teneros caules alieni fregerit horti" et "qui nocturnus divum sacra legerit." Ils nous présentent deux idées, deux actions distinctes. Notre auteur a très adroitement réuni les deux idées en les comparant. Ainsi il donne toute la pensée, mais sous une forme plus succincte.

- (iv) Comme on les (les chevaux) présentait anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe et que vous vous arrêtez principalement à considérer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus utiles.

Regibus hic mos est; ubi equos mercantur, opertos  
 Inspiciunt, ne, si facies, ut saepe, decora  
 Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem  
 Quod pulchrae cluvas, breve quod caput, ardua cervix.<sup>4</sup>

Dans ce dernier exemple, Montaigne, encore une fois, paraphrase les vers latins plutôt que de les traduire. Il imite les vers d'Horace en tant qu'il donne, lui aussi, une série de mots qui correspondent à celle du poète latin. Par là sa phrase a, de nouveau, le même mouvement et le même poids que la deuxième partie de la citation latine.

---

<sup>3</sup>  
 Livre II, II, vol. II, p. 217.

<sup>4</sup>  
 Livre I, XLII, vol. II, p. 103.

Il nous est permis de conclure, après avoir étudié ces quatre exemples, qu'en général Montaigne semble avoir essayé de garder dans sa traduction le mouvement et le poids des vers latins. Il est assez difficile de déterminer si Montaigne a vraiment voulu imiter le style d'Horace parce que les citations latines ont une forme poétique, tandis que Montaigne n'écrit qu'en prose. Il est presque impossible, ainsi, de faire une juste comparaison de leurs styles comme l'on peut le faire pour Sénèque et Montaigne. Pourtant, en considération de l'estime que Montaigne professa pour le style du poète:

Horace ne se contente point d'une superficielle  
 expression . . . son esprit crochète  
 et furète tout le magasin des mots et des figures  
 pour se représenter, et les lui faut outre  
 l'ordinaire,<sup>5</sup>

nous pouvons dire que Montaigne aurait probablement voulu se modeler sur les vers d'Horace s'il avait employé la même forme littéraire que le poète.

---

5

Livre III, V, vol. IV, p. 328.



## CHAPITRE VII

### CHANGEMENT DANS L'EMPLOI DES CITATIONS

Un changement se produit peu à peu dans l'usage que Montaigne fait des citations tout comme un changement se manifeste dans la pensée.

Comme nous avons dit plus haut, le nombre des emprunts reste relativement le même dans les deux premiers livres et dans le troisième livre. Cependant, justement comme le ton des livres I et II diffère de celui du troisième livre, nous croyons voir un changement parallèle dans le ton général des citations.

Ce changement résulte principalement du fait que dans le troisième livre, Montaigne a enfin trouvé une philosophie définitive. Le Montaigne des livres I et II cherche encore dans toutes les écoles philosophiques une philosophie toute personnelle qui répondra à tous ses besoins. Ainsi, à un certain moment, il essaie d'épouser les doctrines parfois si dures des Stoïciens; ensuite c'est dans le pyrrhonisme ou le scepticisme qu'il pense trouver ce qu'il cherche.

A travers ces deux dernières périodes, l'essayiste ne se sent pas très sûr des idées qu'il nous présente, car elles ne sont pas les siennes; il ne peut pas les accepter complètement. Alors il lui faut s'appuyer assez lourdement sur les emprunts de sorte que les citations et les exemples forment pour ainsi dire, la trame de certains essais. Il sembla compter à un plus haut degré sur l'autorité des citations pour donner du poids à ses Essais.

En outre, le ton des emprunts, en accord avec les idées qu'ils

expriment, est assez sévère et pas très optimiste. Ce sont des vers tirés des Epîtres et d'un ton en général plus sombre et plus sérieux qui lui fournissent la moitié des quatre-vingts citations de l'édition de 1580.

Tout au contraire, ce sont les Odes et les vers plus gais que Montaigne préfère pour soutenir et pour orner les Essais du troisième livre. Sa pensée a finalement atteint la maturité et il a dégagé une philosophie à lui, une philosophie toute personnelle qui lui a apporté une certaine confiance en lui-même et en ses idées. Il ne compte pas tant sur l'autorité des emprunts, car l'autorité se dérive maintenant de lui-même. Ce sont ses propres expériences et ses propres impressions qui occupent le premier plan. Les éléments empruntés sont subordonnés à ses réflexions personnelles.

S'il est permis de généraliser quelque peu, nous pouvons dire que les citations du troisième livre sont plus souvent des ornements que celles des livres I et II. Les essais du troisième livre resteraient complètes et compréhensibles sans les citations. Ils manqueraient de la couleur, certainement, mais en fin de compte, les citations ne sont pas si nécessaires au troisième livre qu'aux deux premiers livres.

### Conclusion

Ayant examiné toutes les citations que Montaigne a prises dans l'oeuvre d'Horace, et ayant considéré l'usage qu'il en fait, nous pouvons conclure qu'en ce qui concerne les emprunts propres, le poète latin fut un appui, un soutien pour notre écrivain. Horace ne fut pas un vrai modèle ou une source de nouvelles idées, mais plutôt une source de jolies phrases. Montaigne apprécia bien sûr l'affirmation de ses propres pensées qu'il trouva sans cesse dans les vers du poète, mais surtout il aima sa belle poésie qui donna tant de charme à sa prose. Montaigne résume cette idée très précisément:

Aille devant ou après, une utile sentence, un beau trait est toujours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant, ni à ce qui vient après, il est bien en soi.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>  
Livres I, XXVI, vol. I, p. 293.

## TROISIEME PARTIE

### CHAPITRE I

#### LA PHILOSOPHIE MORALE

Ce qui se distingue de bonne heure dans l'oeuvre de Montaigne et d'Horace, c'est leur goût de la philosophie morale. Toutes les questions touchant à la vie et aux problèmes que l'homme rencontre au cours de sa vie retiennent leur intérêt à tout moment. Ajoutons à ce vif intérêt pour les questions morales, leur grande sensibilité et leur goût du libre examen, et nous avons une base sur laquelle nous pouvons étudier leur philosophie, car ce sont là les trois caractéristiques qui se dessinent si clairement chez les deux écrivains.

Ni l'un ni l'autre ne s'intéresse au côté métaphysique de la philosophie. C'est l'homme seul, en tous ses divers aspects, dont ils s'occupent.

Nous avons parlé des diverses époques de la philosophie de Montaigne - stoïcienne, sceptique, épicurienne; et tandis que nous ne devrions pas essayer de fixer des dates trop précises pour ces périodes, il est possible de suivre le développement de sa philosophie et de noter jusqu'à quel point son évolution morale rappelle celle d'Horace, son ancêtre et poète préféré.

Bien que Montaigne et Horace nous semblent à certains moments plus stoïciens qu'épicuriens et inversement à d'autres étapes dans le développement de leur pensée, ni l'un ni l'autre n'a accepté tous les préceptes d'un seul système philosophique. Ils ont examiné toutes les leçons des diverses écoles de la philosophie ancienne et n'en

retiennent que les idées qui leur semblent raisonnables pour l'homme ordinaire. En d'autres termes, ils se montrent tous deux éclectiques. Or c'est cet éclectisme que Montaigne semble avoir tant apprécié chez Horace et c'est l'éclectisme de Montaigne qui explique, à son tour, la grande popularité de notre auteur lui-même depuis le seizième siècle. En résumant les meilleures idées de toutes les écoles philosophiques, Montaigne et Horace se sont gardés de tout sectarisme et de tout dogmatisme et par là, ils ont gagné l'approbation d'un grand nombre de gens divers.

L'attitude de nos deux écrivains envers les maîtres des écoles philosophiques ne ressemble point à celle d'un Lucrèce par exemple qui considéra Epicure comme une espèce de dieu. Nous ne trouvons aucun excès de ce culte des héros ni chez Montaigne ni chez Horace, car ils n'ont jamais professé une fidélité exclusive à aucune école particulière. Cette phrase d'Horace résume très bien l'attitude de tous les deux :

Nullius addictus iurare in verba magistri.<sup>1</sup>

Ils jugent impartialement tous les systèmes et n'en gardent que les thèses que leur propre expérience leur montre comme vraies et appropriées - "verum et decens,"<sup>2</sup> comme le dit le poète latin.

Pourtant il est toujours bon de rappeler que Montaigne et Horace ont d'abord essayé de s'allier à certaines écoles philosophiques avant d'arriver finalement à l'éclectisme. Si nous examinons les circonstances

---

<sup>1</sup>  
Epîtres, I, I, ll.

<sup>2</sup>  
Ibid., ll.

historiques de ces périodes où tous deux semblent avoir préféré un système particulier, nous verrons qu'ils ont cherché un moyen de supporter des crises diverses qui leur bouleversaient la vie à ces époques.

Ainsi la période stoïcienne de Montaigne, par exemple, où il nous présente une philosophie de la mort, ne fut qu'un effort de se raidir contre certains maux (tels que les guerres religieuses) qui le menaçaient pendant quelques années. Horace, d'autre part, dans sa première période, s'attacha plus étroitement à l'épicurisme avec sa doctrine de passivité dans les affaires politiques. Comme dans le cas de Montaigne, il chercha un moyen de vivre avec le plus grand contentement possible dans une période de révolution, (c'est-à-dire pendant les années qui suivirent directement la bataille de Philippi en 42 avant J.-C.).

Et Montaigne et Horace trouvèrent à travers les années qu'un seul système philosophique, soit épicurien, soit stoïcien, soit sceptique, ne pourrait jamais répondre à tous les problèmes de la vie, car chaque système comporte des idées extrêmes ou des croyances difficiles à accepter, que l'homme ordinaire ne saurait adapter à sa vie. Donc tous les deux adoptent finalement une philosophie toute personnelle, une philosophie de la modération pour l'homme moyen, fondée sur leurs propres expériences, mais comportant aussi les meilleures idées des anciens philosophes.

Alors nous allons étudier la philosophie définitive de Montaigne et d'Horace, en notant premièrement les divers thèmes qu'ils empruntent

aux anciennes écoles philosophiques. Ensuite nous examinerons la question de "l'étude du moi" ou "l'égoïsme" qui est la base sur laquelle cette philosophie définitive fut formée. En outre, c'est dans ce dernier domaine qu'Horace influença Montaigne le plus, car il fut une espèce de guide pour l'écrivain français dans le développement de son "moi".

## CHAPITRE II

### LE STOICISME

Au début de sa carrière Montaigne montre une assez grande prédilection pour la philosophie stoïque, tandis qu'Horace n'a eu de propension au stoïcisme que plus tard dans sa vie, après sa période dite épicurienne. Donc le poète latin, grâce à une expérience plus étendue, a pu considérer plus sagement les doctrines stoïques. Par conséquent il n'a jamais tenté d'atteindre l'idéal presque inaccessible des stoïciens, d'arriver à la tranquillité d'esprit complète, "l'ἀταραξία", et d'arracher complètement au coeur humain les passions de sorte que rien ne subsiste que la volonté qui peut mettre l'homme au-dessus des accidents de la fortune, au-dessus de la crainte de la mort. C'est précisément cette peur de la mort que Montaigne s'efforce de surmonter dans sa première période.

Dans sa phase stoïcienne, pourtant, Horace, comme Montaigne, a fortement estimé l'homme idéal des stoïciens, "le sage", "sapiens", celui qui est maître, non seulement de lui-même, mais aussi des choses, et qui décide tout pour lui-même, jusqu'au moment de sa mort:

Sapiens sibi qui imperiosus,  
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,  
Responsare cupidinibus, contemnere honores  
Fortis, et in se ipso totus, teres, atque rotundus  
Externi ne quid valeat per leve morari  
In quem manca ruit semper fortuna.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>  
Satires, II, VII, 83-88.



Le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut.<sup>2</sup>

Horace essaye de réaliser au moins cette idée de "maîtrise de soi":

Et mihi res, non me rebus subiungere conor;<sup>3</sup>

mais en même temps il raille les stoïciens à cause de leur affection d'austérité et de leur dédain de la mesure:

sapiens uno minor est Iove, dives  
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum;  
Praecipue sanus, nisi cum pituita molesta est.<sup>4</sup>

Montaigne, aussi, reproche aux stoïciens leur manque de naturel, leur insensibilité, leur extrémisme, car lui, homme ordinaire, ne trouve aucun soulagement dans leur philosophie de la mort qui enseigne aux hommes à passer la vie à se préparer pour ce dernier moment. Le Montaigne qui pense d'abord avec Sénèque que: "Qui a appris à mourir, il a désappris à servir,"<sup>5</sup> et que: "la mort est la recette à tous maux,"<sup>6</sup> c'est le même Montaigne qui, après avoir gagné de l'expérience, rejette ces efforts ridicules des stoïciens de mourir sans crainte en pensant à la mort à tout moment. Il affirme enfin qu'à "la plupart la préparation à la mort a donné plus de tourment que n'a fait la souffrance;"<sup>7</sup> et qu'il est inutile "de perdre le présent par la crainte du futur;"<sup>8</sup> car

<sup>2</sup> Livre II, III, vol. II, p. 231.

<sup>3</sup> Épîtres, I, I, 19.

<sup>4</sup> Ibid., 106-108.

<sup>5</sup> Livre I, XX, vol. I, p. 166.

<sup>6</sup> Livre II, III, vol. II, p. 231.

<sup>7</sup> Livre III, XII, vol. V, p. 239.

<sup>8</sup> Loc. cit.

la mort: "c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie."<sup>9</sup>

Montaigne et Horace reconnaissent avec les stoïciens la nécessité de la mort, idée très raisonnable, bien sûr. Montaigne cite Horace pour appuyer son argument:

Quant à la mort, elle est inévitable.  
 Omnes eodem cogimur, omnium  
 Versatur urna, serius ocius  
 Sors exitura et nos in aeternum  
 Exitum impositura cymbae.<sup>10</sup>

Pourtant ils ne veulent détruire tous les plaisirs de la vie en se souciant trop de la préparation de la mort. C'est ici qu'Horace a pu aider Montaigne à résoudre un grand problème. Le poète démontre à notre écrivain que même si la mort est inévitable, elle est aussi universelle:

Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas  
 Regumque turres.<sup>11</sup>

Donc, puisqu'elle vient à tout homme tôt ou tard, il est absurde de perdre notre courte vie sur la terre en inventant des moyens d'y échapper ou de la rencontrer sans peur. Selon Horace, l'universalité et l'inévitabilité de la mort permettent à tout homme et même exigent de lui, de jouir pleinement de chaque instant. Ce fut une leçon bien saine pour Montaigne.

Pareillement les deux écrivains comprennent les dangers d'un

---

<sup>9</sup>  
Ibid., p. 240.

<sup>10</sup>  
 Livre I, XX, vol. I, p. 160.

<sup>11</sup>  
Odes, I, IV, 13-14.

excès de plaisirs ou de passions, mais en même temps ils le considèrent ridicule de les nier entièrement. Montaigne arrive à cette conclusion: "Il ne les (les voluptés) faut ni suivre, ni fuir, il les faut recevoir."<sup>12</sup>

Ainsi, Montaigne et Horace n'ont gardé des doctrines stoïciennes que ces idées qui, avec une certaine modération, leur semblent justes et bienfaisantes. Nous pouvons voir que le stoïcisme a contribué beaucoup au développement de leur philosophie morale, mais le stoïcisme qui se dégage de leurs oeuvres a été adouci et élargi par ce principe directeur - la modération.

---

<sup>12</sup>

Livre III, XIII, vol. V, p. 327.

CHAPITRE III  
LE SCEPTICISME

La période sceptique de Montaigne est bien définie - c'est l'an 1576 et c'est "l'Apologie de Raymond Sebond." Tandis que la phase pareille d'Horace ne se distingue pas si clairement, le poète avait tout de même une période de doute semblable à celle de l'essayiste. Il est naturel que tout homme (et surtout ceux qui s'intéressent tant à la philosophie morale) passe par une crise de doute. Montaigne et Horace ne font pas exception, bien que leur période sceptique n'eût qu'une assez courte durée. La devise de Montaigne "Que sais-je?" n'est qu'un memento de cette période, et résume très succinctement son attitude envers la vie à cette époque.

Le scepticisme, cependant, bien qu'une phase passagère comme le stoïcisme, laissa sa marque sur les deux écrivains. Mais comme auparavant aussi, ils n'en ont gardé que les idées les plus utiles et les plus raisonnables, arrivant ainsi à un "élégant scepticisme,"<sup>1</sup> qui conseille toujours la modération.

Horace, ayant reconnu les limitations de tout mortel, recommande à l'homme de se souvenir toujours de sa vie éphémère:

debemur morti nos nostraque;<sup>2</sup>

mortalia facta peribunt.<sup>3</sup>

---

1

V. Giraud, Maitres d'autrefois et d'aujourd'hui, (Paris, Hachette et Cie., 1912), p. 53.

2

Art Poétique, 63.

3

Ibid., 68.

On ne doit jamais ne demander trop à la vie, ni avoir trop confiance dans les rares faveurs de la fortune. Celui qui présume trop, qui s'efforce à chercher la grandeur et qui oublie sa condition mortelle, ne trouvera que la désillusion. Voici le conseil assez austère d'Horace:

Si quid mirabere pones  
Invitus. Fuge magna.<sup>4</sup>

De la même manière, Montaigne avertit l'homme des dangers de la présomption: "La présomption est notre maladie naturelle et originelle;"<sup>5</sup> "la perte de l'homme c'est l'opinion de savoir;"<sup>6</sup> il lui rappelle que les êtres humains ne sont pas moins éphémères que toute autre chose sur la terre: "tout ce qui est sous le ciel . . . court une loi et fortune pareille."<sup>7</sup> Le bonheur peut venir à l'homme qui a "appris à reconnaître sa faiblesse."<sup>8</sup>

Enfin, Montaigne trouve dans le scepticisme une confirmation, encore une fois, du fait que l'homme, à cause de sa courte vie, doit fixer son attention sur le présent, et ne pas se mettre en peine de l'avenir qui est hors de sa portée et de sa connaissance:

Accepte . . . en bonne part les choses au visage et au goût qu'elles se présentent à toi, du jour à la journée.<sup>9</sup>

---

<sup>4</sup>  
Epîtres, I, X, 31-32.

<sup>5</sup>  
Livre II, XIII, vol. III, p. 34.

<sup>6</sup>  
Ibid., p. 92.

<sup>7</sup>  
Ibid., p. 45.

<sup>8</sup>  
Ibid., p. 111.

<sup>9</sup>  
Ibid., p. 123.

Le scepticisme, ainsi, a laissé une note de pessimisme chez nos deux écrivains. Cependant, ce n'est pas du tout un pessimisme amer ou décourageant comme celui que le stoïcisme leur aurait pu inspirer, mais plutôt une attitude prudente et bien avisée.

CHAPITRE IV  
L'EPICURISME

Si le stoïcisme fut pour Montaigne une philosophie de la mort, l'épicurisme fut en revanche une philosophie de la vie. "Mon métier et mon art, c'est vivre,"<sup>1</sup> affirme-t-il. Nous voyons découler de cette troisième attitude sa philosophie définitive, une philosophie plus humaine et plus souple. Dès cette époque Montaigne ne s'occupe plus vraiment de la mort qu'en tant qu'elle atteint ou détruit son plaisir de la vie. Vivre bien et heureusement, voilà tout ce qui compte pour lui:

A mon avis, c'est le vivre heureusement,  
non, comme disait Antisthème, le mourir  
heureusement qui fait l'humaine félicité.<sup>2</sup>

Notre grand et glorieux chef-d'oeuvre, c'est  
vivre à propos.<sup>3</sup>

C'est la qualité de la vie, non pas la durée dont il se soucie maintenant. L'épicurisme lui enseigna la leçon, "artem fruendi",<sup>4</sup> l'art de jouir de la vie.

Montaigne n'a pas cultivé un épicurisme démesuré ou trop hédoniste, mais plutôt ce que Giraud appelle "discret".<sup>5</sup> C'est

---

<sup>1</sup> Livre II, VI, vol. II, p. 275.      <sup>2</sup> Livre III, II, vol. IV, p. 239.

<sup>3</sup> Livre III, XIII, vol. V, p. 330.      <sup>4</sup> Epîtres, I, IV, 7.

<sup>5</sup> V. Giraud, op. cit., p. 53.

l'épicurisme tel qu'Epicure lui-même l'avait d'abord formulé - c'est-à-dire, il n'est pas possible de vivre agréablement sans vivre sagement et vertueusement. Le vrai bonheur reste dans la tranquillité d'âme et c'est précisément cela que Montaigne et Horace ont cherché quand ils se sont retirés à la campagne pour se dévouer à leurs livres et à eux-mêmes.

Le stoïcisme, trop rigide, veut nier les voluptés, les passions, les plaisirs. Ceci aurait été impossible pour un homme au tempérament nonchalant tel que Montaigne ou Horace. Mais heureusement, cette même disposition les empêche aussi de suivre un épicurisme déréglé. Nos deux écrivains avaient tout naturellement un appétit de bien-être et de plaisir, et donc ils n'ont voulu se refuser à aucun plaisir, à aucune volupté, car tout plaisir, en effet, a son temps et sa place dans une vie bien ordonnée. C'est ainsi que leur épicurisme comporte de la tempérance, de la discrétion dans l'usage des plaisirs. Montaigne le dit nettement au troisième livre:

La philosophie n'étrive point contre les voluptés  
naturelles, pourvu que la mesure y soit jointe,  
et en prêche la modération, non la fuite.<sup>6</sup>

Toujours prudent et toujours exigeant le juste milieu, notre essayiste ajoute plus tard: "La volupté même est douloureuse en sa profondeur;"<sup>7</sup>

---

6

Livre III, V, vol. IV, p. 356.

7

Livre III, X, vol. V, p. 170.



et: "il ne les (plaisirs, voluptés) faut ni suivre, ni fuir, il les faut recevoir."<sup>8</sup>

Montaigne aurait pu confirmer ses propres idées épicuriennes chez Horace, qui d'un ton de plaisanterie avoue sa fidélité à l'épicurisme:

Epicuri de grege porcum.<sup>9</sup>

Lui aussi reconnaît l'efficacité et la nécessité même d'un esprit tranquille. Si l'homme a cette chose unique, "aequam mentem,"<sup>10</sup> il a tout ce qu'il y a de bon dans ce monde. L'homme à l'esprit tranquille peut trouver le bonheur partout, même dans les lieux les plus inconnus et les plus distants:

Quod petis hic est,  
Est Ulubris, animus si te non deficit aequus.<sup>11</sup>

Comme Montaigne, Horace suit un épicurisme pratique et raisonnable, et aide l'essayiste à apprendre à jouir pleinement du présent en lui montrant que tous les plaisirs, goûtés avec de la modération et de la discrétion sont admissibles et même désirables. Quand le poète nous exhorte: "carpe diem,"<sup>12</sup> il ne suggère point une vie tout à fait hédoniste ou débauchée, mais plutôt, il nous

<sup>8</sup>  
Livre III, XIII, vol. V, p. 327.

<sup>9</sup>  
Epîtres, I, IV, 16.

<sup>10</sup>  
Odes, II, III, 1-2.

<sup>11</sup>  
Epîtres, I, XI, 29-30.

<sup>12</sup>  
Odes, I, XI, 8.

conseille de ne pas perdre toutes les simples joies du présent en nous souciant trop de notre fin inévitable.

On a dit qu'il y a des âmes naturellement épicuriennes. Montaigne et Horace font partie de cette catégorie de gens qui aiment les plaisirs modérés et cherchent la tranquillité d'âme. L'épicurisme de nos auteurs se montre d'une façon toute particulière dans leur conception de l'amitié, car l'un des aspects les plus admirables de l'épicurisme, c'est que l'amitié se trouve parmi ses vertus et aussi parmi ses sources de bonheur. Nous avons déjà discuté (voir: Des Vies Parallèles) la grande importance que tous les deux attachaient à leurs amis et à l'amitié en général:

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.<sup>13</sup>

O un ami! Combien est vraie cette ancienne sentence que l'usage en est plus nécessaire et plus doux que des éléments de l'eau et du feu!<sup>14</sup>

Nous voyons encore une fois que Montaigne et Horace ont suivi les thèses les plus raisonnables de l'épicurisme comme du stoïcisme et du scepticisme. Heureusement dans ce cas, (c'est-à-dire l'amitié) leur inclination naturelle aux préceptes d'Epicure a rendu leur attachement à ce système d'autant plus facile.

L'épicurisme, en fin de compte, a empêché nos deux écrivains de tomber dans un vrai pessimisme. Certes, ni l'un ni l'autre ne s'est jamais montré excessivement optimiste, mais nous pouvons sentir à

---

<sup>13</sup>  
Satires, I, V, 44.

<sup>14</sup>  
Livre III, IX, vol. V, p. 136.

travers leurs oeuvres un certain "nonchaloir" et parfois même une certaine gaieté qui adoucissent considérablement les leçons assez austères de leurs phases stoïciennes et sceptiques.

## CHAPITRE V

### LA PHILOSOPHIE DEFINITIVE

La clef de voûte de Montaigne et d'Horace devant la vie, la somme de toutes leurs expériences, c'est la modération, un juste milieu partout et en tout. C'est le "*μῆδεν ἄγαν*" des Grecs, ou l'"*auream mediocritatem*" d'Horace, qui forme le principe directeur de leur philosophie. C'est la source du bon sens qui leur a imposé une vue tolérante et bienveillante envers la vie et envers l'homme avec ses faiblesses et ses vertus. Cette formule leur a permis de constater que l'excès en toute chose, même dans la vertu, n'apporte que du mal:

Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui  
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.<sup>1</sup>

Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un désir trop âpre et violent.<sup>2</sup>

On peut trop aimer la vertu, et se porter excessivement en une action juste.<sup>3</sup>

Les deux écrivains encouragent l'homme à guider sa vie par la raison et par le bon sens, et à éviter les extrêmes et finalement à ne pas nier les voluptés, mais en même temps, à rester capable de les gouverner. Se sentant hommes ordinaires, ils offrent à tout homme moyen une philosophie pratique, des buts accessibles et à la portée de tout le monde.

---

<sup>1</sup>  
Epîtres, I, VI, 15-16.

<sup>2</sup>  
Livre I, XXX, vol. II, p. 11.

<sup>3</sup>  
Loc. cit.

Enfin, ce souci de la mesure a empêché Montaigne et Horace de suivre en fanatiques aucun des maîtres des philosophies anciennes et leur a proposé un éclectisme philosophique. C'est la vie seule, la "vita magistra" d'Horace par laquelle ils se laissent guider.

Leur sensibilité naturelle a lutté contre l'idéal d'insensibilité que les stoïques se sont efforcés d'atteindre, et leur bon sens les a retenus des voluptés excessives que certaines gens ont trouvés dans l'épicurisme. De plus, leur goût de la juste mesure ne les a rendus ni trop pessimistes ni trop optimistes et donc leur philosophie définitive respire un certain air prudent mais en même temps positif.

#### L'étude du "moi".

Etroitement liée à la philosophie définitive de Montaigne et d'Horace est l'idée de l'étude du "moi", et le désir de "faire bien l'homme,"<sup>4</sup> car cette étude et ce développement du "moi" font partie, en réalité, de la philosophie qu'ils ont fini par dégager. En outre, c'est en s'étudiant étroitement, que les deux écrivains ont réussi à comprendre toutes les contradictions de cette créature qui est l'homme, et par là ils ont su formuler une morale par laquelle chaque homme ordinaire, comme eux-mêmes, pourrait vivre à la fois heureusement et vertueusement. Leur morale peut servir à toute sorte de personne car, "chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition,"<sup>5</sup> et

---

<sup>4</sup>  
Livre III, XIII, vol. V, p. 333.

<sup>5</sup>  
Livre III, II, vol. IV, p. 222.

l'homme reste toujours le même.

Or, la base de cette morale, c'est la suprématie de la conscience personnelle. Chaque homme doit formuler sa morale à lui en se basant sur l'autorité de son propre jugement et sur la valeur de sa raison qui sera toujours aidée de l'expérience. Ainsi les valeurs personnelles passent au premier plan dans la philosophie morale de Montaigne et d'Horace, et nous voyons les deux écrivains, tout au long de leur vie, tendre leurs efforts pour découvrir leur morale personnelle, une morale qui vaille pour eux.

Pour découvrir cette morale personnelle, il faut une profonde connaissance de soi avant qu'on puisse décider ce qui importe vraiment dans la vie. Les deux écrivains parlent franchement, donc, de tout ce qui les touche - c'est là une caractéristique des hommes qui ont organisé toute leur vie et toute leur oeuvre autour d'eux-mêmes.

Guidé par Horace et son procédé de "libre examen", Montaigne a reconnu la nécessité de commencer le développement de son "moi" en s'étudiant de près. Le "fais ton fait et te connais"<sup>6</sup> de Platon est le point de départ selon Montaigne:

Qui aurait à faire son fait verrait que sa première leçon c'est connaître ce qu'il est et ce qui lui est propre.<sup>7</sup>

Pourtant, un certain élément d'égoïsme entre nécessairement dans cette étude et ce développement, en plus d'une dépendance de soi et

---

<sup>6</sup>  
Livre I, III, vol. I, p. 57.

<sup>7</sup>  
Loc. cit.

d'un besoin de s'adonner à soi et de ne que se prêter à autrui," comme le dit Montaigne: "La plus grande chose du monde c'est de savoir être à soi."<sup>9</sup>

Montaigne et Horace ont jugé toute chose pour eux-mêmes et ont refusé de décider ce qui est bon ou mauvais par les règles des autres, se tenant responsables pour leur propre bonheur ou malheur.

Metiri se quemque suo modulo ac pede verum est.<sup>10</sup>

Notre bien et notre mal ne tient qu'à nous.<sup>11</sup>

Ils ont désiré de régler leur vie par la raison et de déterminer ce qui était vraiment important pour eux-mêmes dans la vie. Cette doctrine basée sur le "moi" combine les préceptes les plus raisonnables des épicuriens et des stoïciens et aussi les leçons tirées de leurs propres expériences.

---

9

Livre I, XXXIX, vol. II, p. 78.

10

Epîtres, I, VII, 98.

11

Livre I, I, Vol. II, p. 166.

## CONCLUSION

"Tel qu'il est, Montaigne est notre Horace; il l'est par le fond, il l'est par la forme souvent et l'expression."<sup>1</sup> Sainte-Beuve a ainsi très succinctement résumé la contribution d'Horace dans les Essais de Montaigne.

L'essayiste, à seize siècles de distance du poète, subit une évolution morale qui rappelle très étroitement celle de son précurseur latin. Nos deux auteurs ont demandé au stoïcisme les moyens d'atteindre la tranquillité d'esprit si nécessaire à leur bonheur et ont exprimé leur désir de la tranquillité ainsi:

aequum mi animam ipse parabo;<sup>2</sup>

Toute la gloire que je prétends de ma  
vie c'est de l'avoir vécue tranquille.<sup>3</sup>

Pareillement, ils ont appris, tous deux, une sage réserve des sceptiques. Enfin, "l'art de vivre" qu'ils enseignent est ce qu'ils retiennent de plus utile de leur phase épicurienne. L'exemple qu'ils donnent à la postérité est un exemple de bon sens, de tolérance, et de modération. Ils conseillent à l'homme de ne pas tant se préoccuper à l'avance, et de profiter jusqu'au bout, dans un esprit libre et sain, des bons moments de la vie.

Horace est bien le guide et le modèle de Montaigne en tant

---

1

C.-A. Sainte-Beuve, Causeries du Lundi, 4<sup>e</sup> édition  
(Paris, Garnier, s.d.), T. IV, p. 95.

2

Epîtres, I, XVIII, 112.

3

Livre II, XVI, vol. III, p. 303.



qu'il reprend les mots du poète et les applique à lui-même comme nous l'avons déjà vu. Dans de nombreux passages des poèmes latins, l'essayiste a reconnu ses propres sentiments et ses propres désirs. Les citations d'Horace lui ont permis d'extérioriser ses impressions et de les rendre sensibles d'une très belle manière.

Si Socrate a présenté à Montaigne un idéal, le modèle parfait d'un homme tel qu'il doit être, c'est Horace, pourtant, qui lui a montré lui-même.

## BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

### MONTAIGNE

- Barrière, P. Montaigne gentilhomme français. 2è éd. refondue, Bordeaux, Delmas, 1948.
- Frame, D.M. Montaigne's Discovery of Man. New York, Columbia University Press, 1955.
- Fusil, C.-A. "Montaigne et Lucrèce". Revue du XVIè siècle, Vol. 13, 1926, pp. 265-281.
- Giraud, V. Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui. Paris, Hachette, 1912.
- Hay, C.H. Montaigne, lecteur et traducteur de Sénèque. Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1938.
- Lanson, G. Les Essais de Montaigne. Paris, Mellottée, 1930.
- Montaigne, M. de. Essais. 5 vol., éd. Guilbaud, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1962.
- Peyre, A. Du Prestige de la Pensée. Paris, Debresse, 1936.
- Plattard, J. Montaigne et son temps. Paris, Boivin, 1933.
- Prévost-Paradol, L.A.P. Etudes sur les moralistes français. Paris, Hachette, 1865.
- Sainte-Beuve, C.-A. Causeries du Lundi. 15 vol., 4è éd., Paris, Garnier, s.d., T. IV.
- Strowski, F. (F. Gebelin et P. Villey), Les Essais de Michel de Montaigne. 4 vol., Bordeaux, Pech, 1906-20.
- Villey, P. Les Essais de Michel de Montaigne. Paris, Sfelt, 1946.
- Les sources et l'évolution des Essais de Michel de Montaigne. 2 vol., Paris, Hachette, 1908.
- Weiler, M. La Pensée de Montaigne. Paris, Bordas, 1948.

### HORACE

- Chamard, H. Joachim du Bellay. Lille, au siège de l'Université, 1900.

- Herrman, L. Etudes Horatiennes. Bruxelles, édition de la revue de l'Université de Bruxelles, 1937.
- Horace. Complete Works. éd. Bennett and Rolfe, New York, Allyn and Bacon, 1958.
- Lebègue, R. "Horace en France pendant la Renaissance". Paris, Humanisme et Renaissance, Droz, 1936, vol. 3, pp. 141-164, 289-308, 384-419.
- Mocqay, R. La Renaissance. 2 vol., Paris, Gigord, 1933-35.
- Perret, J. Horace. Paris, Hatier, 1959.
- Saintonge, P.F. Horace, three phases of his influence. Chicago, Chicago University Press, 1936.
- Smiley, C.N. Horace, his poetry and philosophy. New York, Kings Crown Press, 1945.